Balzac et le pouvoir de la parole à «l'ère de l'intelligence»

Francesco Spandri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/14599>

DOI : 10.4000/studifrancesi.14599

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 443-453

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Francesco Spandri, « Balzac et le pouvoir de la parole à «l'ère de l'intelligence» », *Studi Francesi* [En ligne], 186 (LXII | III) | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/14599> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.14599>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Balzac et le pouvoir de la parole à «l'ère de l'intelligence»

Abstract

Language as a topic is articulated according to a logic intrinsic to the text. This logic enables Balzac to overcome the traditional binary opposition, of which war is a paramount manifestation, to move towards a symbolic battleground where language represents the only possible form of action.

Si la Nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre Nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé.

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*

Le thème de la parole, que nous voudrions approfondir, se décline à partir d'une logique immanente au texte. Cette logique conduit Balzac à dépasser l'antagonisme conflictuel traditionnel, dont la guerre est la première manifestation, pour aller vers un terrain destiné à une lutte symbolique généralisée où le recours au langage s'impose comme la seule forme d'action possible. Nous nous attacherons d'abord à déterminer les conséquences de la concurrence entre les intelligences qui constitue le fondement de la société décrite par le romancier, nous nous concentrerons ensuite sur la fonction régulatrice des conflits que la parole assure à l'ère du marché et de la démocratie politique, enfin nous terminerons par une réflexion sur la relation entre signe monétaire et signe linguistique et sur l'idée d'ambivalence qui se dégage de cette relation.

L'antagonisme entre les intelligences

La Comédie humaine accueille et nourrit le débat sur le problème de l'avenir d'une société qui donne libre cours à l'individu, à son intérêt particulier et à son capital intellectuel¹. Prenons d'emblée deux exemples qui peuvent bien illustrer le sens de

(1) Pour la logique du fonctionnement de la société marchande, voir M. AGLIETTA-ANDRÉ ORLÉAN, *La Violence de la monnaie*, Paris, Puf, 1984 (2^e éd.), avant-propos, p. 3. Soulignons d'ores et déjà que dans le terme, aux résonances conceptuelles bien françaises (Tocqueville), d'"individu" se mêlent loi de l'intérêt et éveil de l'intellection. Voir la seconde *Démocratie en Amérique* publiée en 1840.

ce débat. Le premier concerne le personnage de Rémonencq dans *Le Cousin Pons*²: en lisant l'esquisse qui lui est consacrée, on sent le respect qu'éprouve malgré tout le narrateur à l'égard de cette «brute»³. D'où vient ce respect? De la capacité qu'a cet homme de lire dans le cœur de ses semblables. L'Auvergnat a des moyens d'action qui plongent «profondément dans les abîmes de l'intérêt personnel» (VII, 578); il sait parfaitement que c'est même par l'intérêt seul qu'on peut vraiment gouverner l'homme; c'est cette conscience qui lui permettra d'avoir prise sur la Cibot. Dans le second exemple, qui vient de *Pierrette*, l'imbécile Rogron fait dire au narrateur, de manière révélatrice, que l'intérêt personnel est «le plus grand véhicule de l'esprit» (IV, 44), affirmation démentie par l'implacable portrait de ce premier commis: en effet l'intérêt personnel ne lui a pas fait faire un seul pas et c'est bien de la bêtise de ce boutiquier impuissant à comprendre «l'ensemble de ses affaires» (IV, 44) qu'il s'agit ici. Dans l'un comme dans l'autre cas, il est net que Balzac se sert des défauts de ses créatures pour serrer le nœud formé autour de la triade individu-intérêt-intelligence; on dirait qu'il transpose dans son propre langage le langage qui serait celui de la philosophie utilitariste⁴.

Le Cousin Pons paraît en 1847, *Pierrette* en 1840, mais la discussion sur les fondements du vivre-ensemble avait été lancée bien avant l'époque de leur parution. *Le Médecin de campagne*, publié en 1833, s'était déjà prononcé sur le parti à embrasser; au chapitre I^{er}, Benassis saisit lucidement la valeur irremplaçable de l'égoïsme, seul soutien qui reste au pays: «Maintenant, pour étayer la société, nous n'avons – dit-il à Genestas – d'autre soutien que l'égoïsme. Les individus croient en eux. L'avenir, c'est l'homme social; nous ne voyons plus rien au-delà. Le grand homme qui nous sauvera du naufrage vers lequel nous courons se servira sans doute de l'individualisme pour refaire la nation» (IX, 430). Le long exposé du médecin, qui sert de matière au chapitre III^{es}, insiste plus encore sur ce qu'il appelle le «sentiment de la conservation individuelle» (IX, 513), dont l'impact sur les membres de la collectivité humaine peut être atténué mais non éliminé. Benassis donne ainsi une réponse définitive sur la façon de penser «l'intérêt personnel» (IX, 506): il s'agit d'une philosophie qui tend à isoler les hommes, mais c'est réellement sur ce «philosophisme» (IX, 505) que sont basées les lois.

Le point essentiel dès lors, c'est la spécificité d'une poétique où la nature sociale se trouve modelée sur les impératifs de l'intérêt et de l'intelligence, les deux piliers qui servent d'appui à l'individu. Balzac tient toute son autorité de cette spécificité: l'inventeur de Lucien de Rubempré «a pleinement éprouvé que le XIX^e siècle [...] serait, plus que le siècle du progrès, l'ère de l'intelligence»⁶, plus que l'époque du combat entre les hommes ou les idées, l'âge de la lutte «entre les “intelligences”»⁷.

Le *Médecin de campagne*, encore une fois, permet de mieux cerner cet antagonisme très marqué entre les êtres pensants qui peuplent la société bourgeoise. C'est le «frottement des intérêts» (IX, 513), avec tout son cortège de souffrances,

(2) Toutes nos références à *La Comédie humaine* renvoient à l'édition en 12 volumes publiée sous la direction de P.-G. Castex, Paris, Gallimard, 1976-1981, «Bibliothèque de la Pléiade». Elles seront indiquées entre parenthèses dans le texte (le numéro de volume suivi du numéro de page).

(3) F. MARCEAU, *Balzac et son monde*, éd. revue et augmentée, Paris, Gallimard, 1986, «Tel», p. 370.

(4) «L'intérêt et l'utilité sont les concepts stratégiques par lesquels s'est opérée une grande mutation mentale et intellectuelle en Occident qui a promu le moi au centre du monde humain» (C. LAVAL, *L'homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris, Gallimard, 2007, p. 27).

(5) Rappelons que pour ce chapitre, l'auteur réutilise l'article *Du gouvernement moderne* publié en 1832 dans la revue légitimiste «Le Rénovateur».

(6) M. EIGELDINGER, *La Philosophie de l'Art chez Balzac* [1957], Genève, Slatkine Reprints, 1998, p. 13.

(7) E.R. CURTIUS, *Balzac* [1923], Paris, Éditions des Syrtes, 1999, p. 207.

qui impose le déplacement du principe vital, du domaine du cœur à celui du cerveau. Paris, ce «sublime vaisseau chargé d'intelligence» (V, 1052), permet d'étudier l'intensité de ce frottement. Écoutons le docteur décrire la vie parisienne telle qu'il l'a connue à l'époque de ses études médicales: l'organisation sociale mène à la méfiance, le perpétuel combat avec les autres «pousse» – ce sont ses propres termes – «la vie au cerveau» (IX, 545). Et cette vie poussée au cerveau, dont il est question dans la confession de Benassis, risque de prendre une dimension hypertrophiée. Il suffit pour s'en convaincre de changer de scénario et de songer à un personnage comme le critique Claude Vignon: le cerveau de cet homme est bien rempli, saturé à l'extrême, la courbe de la concentration intellectuelle reste stable, mais l'excès de lucidité a réduit cet être très doué à l'impuissance créatrice. Son long portrait, tracé dans *Béatrix*, est celui d'un penseur fatigué devant sa propre pensée, d'un méditatif qui laisse «le temps s'écouler sans se mettre à l'œuvre» (II, 723):

Les tons de plomb dominant dans le teint fatigué, sans qu'on connaisse les fatigues de ce jeune homme, vieilli peut-être par une amère solitude et par les abus de la compréhension. Il scrute la pensée d'autrui, sans but ni système, le pic de sa critique démolit toujours et ne construit rien. [...] Cette faiblesse frappe sur l'action et non sur la pensée; il y a les traces d'une compréhension encyclopédique sur ce front [...]. Cette intelligence, qui peut critiquer les arts, la science, la littérature, la politique, est inhabile à gouverner la vie extérieure. Claude se contemple dans l'étendue de son royaume intellectuel et abandonne sa forme avec une insouciance diogénique. Satisfait de tout pénétrer, de tout comprendre, il méprise les matérialités; mais, atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il voit les obstacles sans être ravi des beautés, et, à force de discuter les moyens, il demeure les bras pendants, sans résultat. C'est le Turc de l'intelligence endormi par la méditation. La critique est son opium, et son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire. Indifférent aux plus petites comme aux plus grandes choses, il est obligé, par le poids même de sa tête, de tomber dans la débauche pour abdiquer pendant quelques instants le fatal pouvoir de son omnipotente analyse (II, 722-723).

Quoi qu'il en soit du vieillissement prématuré dont semblent pâtir les organes et les tissus du penseur (Claude Vignon est «légèrement voûté déjà, comme tous ceux qui portent un monde d'idées»⁸), il faut bien souligner que c'est le déploiement d'une ère nouvelle dans le domaine de l'intelligence qui est ici envisagé. Balzac, d'ailleurs, ne cesse de lutter à partir des années 1830 pour faire reconnaître les droits de cette force individuelle méconnue; la consécration de ses droits est pour lui le problème central; troisième pouvoir après le sang et l'argent, l'intelligence à ses yeux se démarque des puissances traditionnelles et peut désormais se placer sur un même plan de dignité; la perspective adoptée par ce journaliste engagé pour l'émancipation de la littérature est toute politique et toute personnelle, on le voit bien dans *De l'état actuel de la librairie*, bilan d'une expérience d'éditeur-imprimeur et enquête sur les besoins primordiaux de l'homme moderne: «Le besoin le plus énergique d'un homme qui peut manger, se vêtir et se loger, est de développer son intelligence, parce que l'intelligence précède aujourd'hui le pouvoir»⁹. On le voit mieux dans l'étude intitulée *Des artistes*, réflexion sur la création, texte militant où ce prince de la pensée qu'est l'artiste est élevé au plus haut rang dans la hiérarchie des autorités terrestres: «Un homme qui dispose de la pensée, est un souverain. Les rois commandent aux

(8) II, 723. On peut aussi songer à B. CLAËS (*La Recherche de l'Absolu*) ou à G. GÉRARD (*Le Curé de village*).

(9) BALZAC, *Œuvres diverses* [OD], t. II, édition publiée sous la direction de P.-G. Castex, Paris, Gallimard, 1996, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 662.

nations pendant un temps donné, l'artiste commande à des siècles entiers; il change la face des choses, il jette une révolution en moule; il pèse sur le globe, il le façonne»¹⁰. Comme on s'en doute facilement, celui qui se lève «toutes les nuits avec une volonté plus aiguë que celle de la veille» est un homme qui aspire à être infiniment «grand par l'intelligence»¹¹.

Le pouvoir de la parole

C'est la lettre à Mme Hanska du 26 octobre 1834 qui parvient à expliciter bien les choses, cette mutation d'époque qui tend à reléguer la force matérielle au second rang, au profit des aptitudes intellectuelles:

Nous avons atteint à l'ère de l'intelligence – déclare Balzac avec fierté –. Les rois matériels, la force brutale s'en va [*sic*]. Il y a des mondes intellectuels et il peut s'y rencontrer des Pizarre, des Cortès, des Colomb. Il y aura des souverains dans le royaume universel de la pensée¹².

Ce qui frappe dans cette déclaration, c'est la mise à l'écart d'un paradigme politique, la force, et d'une loi d'ancien régime, l'action matérielle, qui ne sont plus jugés acceptables, l'une et l'autre formant un credo qui n'est plus crédible.

Cette découverte reste confirmée au-delà du domaine balzacien. C'est ce qu'on peut littéralement constater en lisant le chapitre CXXVII de l'*Histoire de la peinture en Italie*, intitulé «La force en déshonneur»: «la qualité qui nous est le plus antipathique dans le beau idéal antique», écrit Stendhal sans ambages, «c'est la force»¹³. Pour l'historien du goût, c'est l'homme élégant qui l'emporte sur le jeune homme de taille herculéenne; pour celui qui attaque l'ancien régime de tous les côtés à la fois et annonce la naissance d'un beau constitutionnel, c'est l'agilité qui doit être privilégiée.

Balzac inscrit quant à lui dans une logique de rationalisation, cette perte de pertinence de la force matérielle au sein de la modernité. Il se situe du point de vue de l'historien, et il paraît presque anticiper sur l'avenir. L'évolution de l'État post-absolutiste n'est-il pas indissociable du recul de la brutalité? La modernité n'est-elle pas précisément la «volonté de faire sortir la politique du domaine des passions pour la faire entrer dans l'âge de la raison»¹⁴? C'est-à-dire dans l'âge évolué de la parole? Cet âge rationnel ne peut s'ouvrir véritablement qu'avec l'intronisation de cette nouvelle souveraine: son royaume est le seul capable de promouvoir l'individu et son capital d'intellection; son pouvoir est très étendu dans une forme politique en voie de démocratisation, «l'installation des gouvernements représentatifs»¹⁵ contribuant progressivement à l'accroissement de la sphère d'influence du langage oral sur le monde de l'action.

Mais ici une difficulté se présente. Balzac se montre hostile à la délibération, cette conquête moderne, et désapprouve le «principe électif» (XI, 174). Il regrette

(10) *Ibid.*, p. 708. Voir aussi la *Lettre adressée aux écrivains français du XIX^e siècle* («Revue de Paris», 1^{er} novembre 1834) où Balzac expose les malheurs de l'artiste: «La pensée vient de Dieu, elle y retourne; elle est située plus haut que ne sont les rois; elle les fait et les défait» (*Ibid.*, p. 1238).

(11) BALZAC, *Lettre à Madame Hanska*, 26 octobre 1834, dans *Id.*, *Lettres à Madame Hanska [LH]*, t. I, édition établie par R. Pierrot, Paris, Laffont, 1990, coll. «Bouquins», p. 201, 202.

(12) BALZAC, *Lettre à Madame Hanska*, 26 octobre 1834, dans *LH*, I, p. 202.

(13) STENDHAL, *Histoire de la peinture en Italie*, édition établie par V. Del Litto, Paris, Gallimard, 1996, coll. «Folio Essais», p. 338.

(14) P. ROSANVALLON, *L'État en France de 1789 à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, «Points Histoire», p. 39.

(15) *Ibid.*, p. 24.

que la pensée humaine se soit multipliée au point de paralyser la puissance publique. L'introduction aux études *Sur Catherine de Médicis* est très explicite sur ce point: «Une fois que la pensée humaine [...] revêtit une multitude d'habillements et devint le peuple lui-même au lieu de rester en quelque sorte divinement *axiomatique*, il y eut deux multitudes à combattre: la multitude des idées et la multitude des hommes» (XI, 174). Ajoutons à ces deux multitudes la multitude des paroles. Le narrateur des *Souffrances de l'inventeur* met en garde contre les besoins d'une civilisation qui menace «d'étendre la discussion à tout et de reposer sur une perpétuelle manifestation de la pensée individuelle» (V, 560). C'est pourtant dans un temps d'hypertrophie de la parole que vit l'homme de la paix postnapoléonienne. *Illusions perdues* exprime cette conscience sous une forme quasi tragique: le projet de David Séchard, le fait qu'il mesure «le rôle immense que le papier va jouer désormais»¹⁶, l'existence de ce papier à bon marché dont il invente le procédé de fabrication, le brevet qu'il est obligé de vendre aux Cointet, bref tout ce «drame de la dépossession industrielle»¹⁷ dit combien «l'agir de l'action» est révolu face à «l'agir de la parole».

La régulation du conflit

À bien y réfléchir, on découvre que cette transformation est liée à un fait historique qui sort de l'ordinaire: le dépassement de l'état de guerre entre les États européens; autant dire que la paix se laisse reconnaître comme le principe sous-jacent à cette hypertrophie de la parole qui marque les esprits: «Au XIX^e siècle», écrit Karl Polanyi, «s'est produit un phénomène sans précédent dans les annales de la civilisation occidentale: les cent années de paix de 1815 à 1914»¹⁸. L'individu détenteur de la parole, l'individu promoteur de la paix, ils semblent former l'un et l'autre une seule entité anthropo-sociale prête à devenir l'héritier du soldat. Dans ce sens, ce que l'historien hongrois appelle «La paix de Cent Ans», qui contribue au «caractère exceptionnel»¹⁹ de l'époque de Balzac dans la vie de l'humanité, suggère la possibilité de concevoir le langage comme l'une des instances régulatrices des conflits. L'autre, le marché, a un statut bien reconnaissable et tout à fait surprenant, s'il est vrai que l'état de concorde entre les personnes, traditionnellement liée au commerce²⁰, ne doit pas tarder à servir de prétexte à une autre guerre.

Chez Montesquieu, l'effet naturel du commerce «est de porter à la paix»²¹: le marchand est l'homme le plus tranquille et le plus innocent, le symbole et l'agent d'un capitalisme né pour apprivoiser la nature humaine. La même logique s'applique à Balzac: que parmi les porteurs de ce nouveau besoin de paix se trouve Biotteau, «Le» marchand de la grande comédie en prose, est plus que naturel. En effet, le mouvement de ce parfumeur enrichi est pensable grâce à l'idée d'une disparition des vertus militaires, idée ancienne qui a fait son chemin: Rousseau souligne que l'oisiveté

(16) R. BOUVIER, *Balzac homme d'affaires*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1930, p. 117.

(17) *Ibid.*, p. 133.

(18) K. POLANYI, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps* [1944], Paris, Gallimard, 1983, p. 23.

(19) L. DUMONT, *Homo aequalis: genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 1977, p. 14.

(20) Sur ce point, voir A.O. HIRSCHMAN, *Les passions et les intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée* [1977], Paris, Puf, 2005, «Quadrige», p. 56.

(21) MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois* (livre XX, chapitre 2), vol. II, éd. établie par L. Versini, Paris, Gallimard, 1995, «Folio Essais», p. 610. Sur ce point, voir aussi M. HÉNAFF, *Le prix de la vérité*, Paris, Seuil, 2002, p. 468 et suivantes.

et «la culture des sciences» sont nuisibles «aux qualités guerrières»²²; Adam Smith (V, I) regrette que dans une «société civilisée et avancée en industrie» la division du travail se développe aux dépens des «dispositions guerrières» de l'ouvrier²³.

Il est pourtant évident que *Birotteau*, tout en reprenant à sa manière l'idée d'origine, se démarque du concept de «commerce porteur de paix», car dans ce roman du commerce le commerce ne semble détourner les hommes du courage que pour les pousser vers la spéculation immobilière et boursière. Il s'agit d'un changement de grande ampleur: c'est le vorace spéculateur, et non l'inoffensif marchand, qui prend la place du soldat, c'est la finance, et non la marchandise, qui se substitue à la guerre – après l'avoir alimentée.

Si le bal organisé par César en 1818 pour fêter sa nomination par Louis XVIII à chevalier de la Légion d'honneur vise à célébrer la délivrance du territoire français, sur le plan symbolique ce bal ruineux a surtout pour résultat de donner son congé au guerrier²⁴: où est allé son prestige? On a de la peine à le dire: «la guerre est vraiment terminée; les hommes vont devenir des clients pour la parfumerie»²⁵. En d'autres termes, les grandes armées qui se sont affrontées peuvent être démobilisées, les coalitions peuvent être dissoutes; fini les manœuvres militaires, bonjour à la chrématisation.

On comprend qu'une guerre différente commence, d'une violence inédite; ce n'est pas d'un conflit opposant un pays à un autre qu'il est question mais du heurt permanent entre les êtres; la société est, «aux yeux de Balzac, un champ de bataille où s'affrontent les individus de l'individualisme, jamais démobilisés, toujours harnachés et prêts à tirer sur le prochain»²⁶. Cette paix armée, dont tous les Français peuvent jouir, doit pouvoir s'appuyer sur un système agissant en tant que facteur d'équilibre des relations intersubjectives.

Il n'est qu'à lire *La Cousine Bette*, parmi les romans les plus tardifs du cycle balzacien, pour capter le signal de cette métamorphose et de ce «nouveau départ du capitalisme»²⁷ que marquent la Restauration et la monarchie de Juillet. C'est en faisant à Lisbeth de la haute politique à propos des Polonais que Rivet, juge au tribunal de commerce, définit le temps où il vit comme celui où la recherche du profit a remplacé la guerre: «Ces Polonais méconnaissent le temps actuel. Nous ne sommes plus des Barbares! La guerre s'en va, ma chère demoiselle, elle s'en est allée avec les Rois. Notre temps est le triomphe du commerce, de l'industrie et de la sagesse bourgeoise qui ont créé la Hollande. Oui, dit-il en s'animant, nous sommes dans une époque où les peuples doivent tout obtenir par le développement légal de leurs libertés, et par le jeu *pacifique* des institutions constitutionnelles» (VII, 153). Le discours du «pacifique Rivet» (VII, 153) mène au cœur de la «question matricielle de la pensée

(22) ROUSSEAU, *Discours sur les sciences et les arts*, dans Id., *Œuvres complètes*, t. III, éd. publiée sous la direction de B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard, 1964, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 22, 24.

(23) Devenu avec le temps stupide et ignorant, l'ouvrier ne pourra qu'être «inhabile à défendre son pays à la guerre» (A. SMITH, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, t. II, traduction de G. Garnier revue par A. Blanqui, introduction et index par D. Diatkine, Paris, Flammarion, 1991, «GF», p. 406).

(24) «Les guerres», écrit Stéphane Vachon à propos de la France révolutionnée, «ne sont plus que des guerres privées» («Chabert sur les chemins de l'ethnocritique. Le point de vue du balzacien», dans *Horizons ethnocritiques*, postface de Ph. Hamon, ouvrage dirigé par J.-M. Privat et M. Scarpa, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2010, p. 224).

(25) M. BUTOR, *Le Marchand et le génie (Improvisations sur Balzac II)*, Paris, Éditions de la Différence, 1998, «Les Essais», p. 192 («Les parfums du quartier des Lombards. Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, La Maison Nucingen»).

(26) A. WURMSER, *La Comédie inhumaine*, édition définitive, Paris, Gallimard, 1970, p. 175.

(27) P. BARBÉRIS, *Le Monde de Balzac*, Paris, Kimé, 1999, p. 255.

politique moderne»²⁸: reconfigurer le pouvoir, en finir avec «la société des guerriers et des prêtres»²⁹. Sphère verbale, sphère économique: l'une et l'autre expriment, chacune selon son code, les nouvelles conditions de la nature sociale à l'ère de la raison.

Une variation importante sur ce thème est le conte *Melmoth réconcilié*, publié en 1835. En effet ce texte démontre que parmi les avatars du soldat, il faut compter surtout le caissier de banque. Le protagoniste du récit, Castanier, travaille dans la banque Nucingen mais il est aussi un ancien officier; en lui, précise le narrateur, «le caissier avait tué le militaire» (X, 349). Tué? N'exagérons rien. Celui qui a été enrégimenté par Napoléon a encore le courage «physique du champ de bataille» (X, 353) mais il est devenu un homme «à caractère mixte» (X, 353), il a été aux ordres de l'Empereur mais le Paris issu de la paix restaurée est désormais son élément; bref cet ex-militaire vit dans un espace où l'écrit a force de loi. Si le motif de la paix joue ici un rôle déterminant, c'est que son orchestration ne se réalise que pour faire apparaître la dynamique conquérante du signe.

Castanier a commencé tôt à faire usage de la plume et du papier: c'est précisément de leur combinaison que découle la possibilité d'un nouveau paradigme relationnel³⁰. Le monde édifié par ce héros du fantastique ne demande plus à la poudre à canons ce qu'il peut demander à la plume. Remuer l'Europe «par l'épée» (II, 267) n'est plus de mise et le topos romantique³¹ n'est repris par le romancier que pour rendre palpable l'évolution des pratiques traditionnelles vers le régime sémiotique dominant: dire, comme le fait Dufau (le juge de paix du *Médecin de campagne*), que les empires commencent «par l'épée» et finissent «par l'écritoire» (IX, 515), c'est dire toute l'importance que revêt le logos, soit le signe, lequel se présente désormais comme le seul tuteur du peuple, l'organisation «militaire» (IX, 514) n'étant plus pour la société «civile» (IX, 514) le modèle de direction et de sauvegarde qu'elle a été pendant longtemps.

Mais le politique est inséparable de l'économique. Ces deux sphères tournent à la même vitesse. D'où le recours à cet argument du conflit transposé, de la lutte symbolique. On s'en convainc en lisant *Modeste Mignon*: l'emblème du nouveau positionnement épistémologique selon lequel il convient d'envisager la parole se situe en effet dans un passage vibrant et théâtral de ce roman où c'est une autre conscience du phénomène oral qui est proposée. L'extrait est délibérément parsemé d'images grandiloquentes. Pendant sa première visite chez les Mignon de La Bastie, Canalis improvise sur la vie politique; selon lui l'heure n'est plus à la guerre, aux champs de bataille, car l'époque s'est entièrement recentrée sur la parole:

– “Ah! mademoiselle, aujourd'hui la tribune est le plus grand théâtre du monde, elle a remplacé le champ clos de la chevalerie; elle sera le rendez-vous de toutes les intelligences, comme l'armée était naguère celui de tous les courages”. Canalis enfourcha son cheval de bataille [...]. – Aujourd'hui, l'orateur devenait un généralisateur sublime, le pasteur des idées. [...]. – La tribune française allait être le phare de l'Humanité. – Maintenant les luttes orales

(28) C. LAVAL, *L'homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris, Gallimard, 2007, p. 70.

(29) *Ibid.*

(30) Le capitalisme n'est pas analphabète, il se sert de l'écriture: «non seulement l'écriture convient avec la monnaie comme équivalent général, mais les fonctions spécifiques de la monnaie dans le capitalisme passeront par l'écriture et l'imprimerie» (G. DELEUZE, F. GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie* I. *L'Anti-Édipe*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972, «Critique», p. 285).

(31) STENDHAL écrit dans la *Vie de Henry Brulard* (chap. XXXIX): «Mais je m'égare, nos neveux devront pardonner ces écarts, nous tenons la plume d'une main et l'épée de l'autre» (*Œuvres intimes*, t. II, édition établie par V. Del Litto, Paris, Gallimard, 1982, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 906). Voir aussi Musset, *Lorenzaccio*, acte III, scène 3. Sartre déclare dans *Les Mots*: «Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée» (Paris, Gallimard, 1964, p. 205).

avaient remplacé celles du champ de bataille. – Telle séance de la Chambre valait Austerlitz, et les orateurs s’y montraient à la hauteur des généraux, ils y perdaient autant d’existence, de courage, de force, ils s’y usaient autant que ceux-ci à faire la guerre. – La parole n’était-elle pas une des plus effrayantes prodigalités de fluide vital que l’homme pouvait se permettre... (I, 628).

Le grand poète parle comme un acteur sur scène, mais son improvisation aborde des choses sérieuses concernant la mise en forme de la parole et plus particulièrement la valeur spécifique du discours oral dans le cadre d’une société mise sur la voie de la démocratie politique.

Si la guerre s’en est allée, ce n’est donc pas seulement pour laisser la place à l’action de l’État ou à la dimension économique, c’est aussi pour rendre possible le recours à une autre arme, l’arme de la parole. Pour le pathologiste de la vie sociale comme pour l’analyste de la vie privée, l’existence d’une frontière entre un passé martial et un présent “qui se fait par la parole” constitue un motif stratégique qui dit la transition. La manière dont cette transition est supposée se réaliser est révélatrice. Balzac aime à dire et répéter que le neuf procède directement du vieux. La symétrie entre l’avant et l’après se veut parfaite. Dans *Un grand homme de province à Paris*, Claude Vignon met en parallèle la «guerre des idées» où les coups bas sont de rigueur et la «guerre des *condottieri*» où ce sont les «stratagèmes, les pillages, les incendies» (V, 407) qui décident de l’issue du conflit. Et la préface (1841) du *Curé de village* parle de la France comme d’un «pays qui, durant la paix, agit autant par la plume de ses écrivains qu’il agit, durant la guerre, par l’épée de ses soldats» (IX, 639).

S’il fallait choisir un personnage pour illustrer le résultat de cette transition, ce serait Lucien Chardon de Rubembré. Séduit par le duc de Rhétoré qui lui fait miroiter les portes des salons parisiens en échange de sa conversion politique, il admire le pouvoir de la pensée: «La Presse, l’Intelligence étaient donc le moyen de la société présente» (V, 465). Mais ce que Lucien ne comprend pas, ce sont les conséquences de son entrée dans l’arène du langage. Léon Giraud, ami sincère, lui explique que la fièvre des partis a passé, «des actions brutales de 1815 et 1816, dans les idées, dans les luttes orales de la Chambre et dans les débats de la Presse» (V, 514); il lui révèle que le journalisme et la politique sont les nouveaux temples où les fidèles de la violence s’entassent.

La question des enjeux du changement de paradigme dans la relation parole-action est fondamentale et sous-tend partout le grand texte balzacien. Dans une lettre du 28 avril 1834 à Mme Hanska, le romancier glorifie sa «volonté», sa «persistance créatrice», le «mouvement intellectuel» de sa fournaise; il se compare à Napoléon³² qui n’a pas montré «tant de vouloir, ni tant de courage»³³; encore une fois, la guerre et la paix, le soldat et l’écrivain³⁴, l’épée et la plume sont mis les uns en regard des autres. Dans *La Cousine Bette* ce qui est déploré, au contraire, c’est le triomphe de l’homme qui manque de fibre militaire. Dans la scène où Adeline s’apprête à lui parler du mariage rompu avec Lebas, le baron Hector Hulot se montre dans une tenue on ne peut plus napoléonienne; les discours de la Chambre le fatiguent et il regrette qu’on ait substitué la parole à l’action guerrière: «je suis assommé d’avoir entendu parler

(32) Pour Napoléon, voir aussi la lettre du 10 mai 1834, dans *LH*, I, p. 163.

(33) *Ibid.*, p. 158.

(34) «Il me semble qu’il faut du courage à l’écrivain presque autant qu’au guerrier; l’un ne doit pas plus songer aux journalistes que l’autre à l’hôpital» (STENDHAL, *Racine et Shakespeare [1818-1825] et autres textes de théorie romantique*, établissement du texte, annotation et préface de M. Crouzet, Paris, Champion, 2006, p. 297).

pendant deux heures sans arriver à un vote... Ils font des combats de paroles où les discours sont comme des charges de cavalerie qui ne dissipent point l'ennemi! On a substitué la parole à l'action, ce qui réjouit peu les gens habitués à marcher» (VII, 95).

La parole et l'action: Balzac connaît bien les implications des armes anciennes et nouvelles des sociétés humaines. Le savant du festin de Taillefer dans *La Peau de chagrin* en a pleine conscience; sa thèse à propos de la civilisation parvenue à son dernier degré de développement évoque la question de la distribution de la puissance sur plusieurs forces: la parole est parmi elles; dans cette perspective «livre» et «glaive» s'équivalent, «discussion» et «action» (X, 104) sont synonymes.

Signe linguistique, signe monétaire

Le processus qui aboutit à transposer les ressources du conflit du champ de bataille au champ discursif est ce qui légitime le grand homme de plume dans sa prise de parole: l'écrivain peut tout à fait raconter «les grandes batailles de l'Argent, dans lesquelles il se dépense autant d'énergie qu'à Austerlitz et à Waterloo»³⁵. Mais dans le nouvel horizon ouvert par cette transformation contextuelle et poétique sont inscrites toutes les ambivalences mêmes du dire. Il est intéressant de noter que déjà le Balzac occupé à écrire son traité sur l'immortalité de l'âme, perçoit le potentiel d'équivoque contenu dans le langage à travers le caractère d'ambivalence qui est le propre de la monnaie; c'est ainsi qu'il n'hésite pas à affirmer que:

Les mots sont la monnaie des idées et ceci est très juste, ils représentent nos idées comme la monnaie représente les choses, et lorsqu'on inventa le langage on était pour les idées dans la même position du commerce envers les choses. Cette comparaison vaut mieux qu'un raisonnement pour faire sentir que les mots qui représentent les idées simples, c'est-à-dire celles qui n'ont pas pour fondement des substances visibles ou des affections sensibles, ont quelque chose de défectueux, et c'est pour cela qu'on ne les peut définir. C'est la monnaie qui ne représente rien, mais que l'usage et la convention ont [rendue signes] négociables entre les savants pour asseoir les idées abstraites sur quelque chose³⁶.

Le jeune philosophe s'appuie sur l'analogie, classique, entre langage et monnaie. L'arbitraire de la relation langue-réalité, auquel il se montre sensible, a ici pour fonction de rappeler la nature tout aussi conventionnelle de l'outil monétaire. Mais ce qui importe surtout, c'est que ces deux codes (le mot et la monnaie) apparaissent comme les deux faces d'un même danger³⁷: le danger de l'illimitation. Balzac annonce qu'il faut craindre le pouvoir qu'ont les signes (monétaires, linguistiques) de s'émanciper, d'engendrer une richesse contre nature, d'explorer une pensée sans référent sensible³⁸.

C'est dans l'exemple fourni par *L'Illustre Gaudissart* que ces tendances à l'illimitation (de l'unité langagière comme de l'unité monétaire) paraissent prendre corps d'une façon originale. Car dans Gaudissart, «être médiocre, ridicule, vulgaire»³⁹, il faut bien reconnaître le solennel prophète de cette ère où le mouvement de la parole,

(35) S. ZWEIG, *Trois Maîtres: Balzac, Dickens, Dostoïevski* [1951], Paris, Belfond, 1988, p. 49.

(36) BALZAC, *Discours sur l'immortalité de l'âme* (fragment 86), dans Id., OD, I, p. 543.

(37) Sur ces deux langages, voir TURGOT, *Valeurs et monnaies* [1769], dans Id., *Formation et distribution des richesses*, Paris, Flammarion, 1997, «GF», pp. 275-298.

(38) Sur cette dérive, voir M. HÉNAFF, *Le prix de la vérité*, Paris, Seuil, 2002, p. 110.

(39) B. GUYON, *Balzac héraut du capitalisme naissant*, «Europe» 429-430, janvier-février 1965, p. 139.

coupé de ses racines et de ses contraintes, se trouve en affinité avec la logique d'une chrématistique d'un nouveau type, émancipée. Le genre commis voyageur contient le nouvel élément opératoire qui donne accès à la modernité: «the process of speech»⁴⁰. L'intrépidité d'un homme qui part à l'aventure avec pour armes de combat uniquement quelques phrases mérite d'être soulignée. C'est ce que fait Balzac, qui précise: «Ne s'agit-il pas d'extraire, par des opérations purement intellectuelles, l'or enfoui dans les cachettes de province, de l'en extraire sans douleur!» (IV, 564). Peuplant la France entière d'un «déluge» (IV, 564) de syllabes qui chaque jour ne cesse de s'aggraver, le commis voyageur travaille au succès de la cause capitaliste⁴¹.

Ce sont les moyens dont il dispose pour agir sur son prochain qui ne peuvent manquer de frapper par leur caractère systématique. Si les premières lignes de la nouvelle présentent ce héros de la production verbale comme une étape marquant la transition qui «soudé le temps des exploitations matérielles au temps des exploitations intellectuelles» (IV, 561), il est manifeste que Gaudissart n'assure cette transition que parce qu'il condense son action dans le cercle magique du «flux labial» (IV, 563). En ce sens les «admirables manœuvres», révélées par le narrateur, «qui pétrissent l'intelligence des populations, en traitant par la parole les masses les plus réfractaires», ne sont lancées que pour se multiplier à l'infini; c'est au profit de tous les Gaudissart présents et futurs que «trottent, frappent et fonctionnent ces intelligents pistons de la machine à vapeur nommée Spéculation» (IV, 563); or – et c'est primordial – le rendement de cette «machine» se calcule en termes d'élocution et de capital; connaître «le pouvoir de la langue et la haute pression qu'exerce la phrase sur les écus les plus rebelles» (IV, 563), signifie saisir par le même geste une double dynamique.

Conclusion

Selon un éminent spécialiste de Balzac, *L'Illustre Gaudissart* n'est qu'une méditation «sur l'essor du Capitalisme au début du 19^e siècle; et sur la place que, dans cette grande aventure économique, sociale et politique, a occupé l'*Intelligence*, sous la forme de la *Spéculation*»⁴². Spéculer équivaut donc à s'engager dans un acte de pensée, acte foncièrement individuel. Mais au-delà de la leçon que cette histoire drolatique sur le voyageur de commerce est chargée de donner, il n'y a pas à douter que la triade formée par l'individu, l'intérêt et l'intelligence domine l'univers textuel de *La Comédie humaine*.

Quand l'inventeur de Benassis explique que la «faim cérébrale» a son siège dans le déséquilibre entre les intérêts particuliers, quand il questionne le sens de la tension sous-jacente au milieu social, il suggère que cette tension est destinée à instituer une ère inédite dans le domaine de l'intelligence: ère du déclin de la force matérielle et des excès de la cérébralité, ère de la lutte pour l'émancipation de la littérature et de l'extension du principe de rationalisation, ère de la discussion, de la délibération et de la montée en puissance de la parole.

(40) A.H. PASCO, *Balzac's "L'Illustre Gaudissart" and nascent capitalism*, «Symposium: a quarterly journal in modern foreign literatures», vol. 60, n. 4, 2007, p. 231.

(41) Que Gaudissart cherche dans les «cachettes de province» (IV, 564) est plus que justifié, car «to assure the success of the new economy, the financial system could not be confined to the urban centers» (A.H. PASCO, *Balzac's "L'Illustre Gaudissart" and nascent capitalism* cit., p. 228).

(42) B. GUYON, *Balzac héraut du capitalisme naissant*, «Europe» 429-430, janvier-février 1965, p. 127.

D'une parole envahissante et liée au «développement du *Léviathan démocratique*»⁴³, s'offrant comme médiation des antagonismes et symbole de cette paix armée qui, en tant que motif romanesque, conduit à s'interroger sur plusieurs modèles de conception du conflit complémentaires: l'exemple de *César Birotteau* (ou celui de *La Cousine Bette*) présuppose l'existence d'un système concurrentiel, vorace mais régulateur, édifié à partir de la faillite des valeurs guerrières traditionnelles; le conte *Melmoth réconcilié* approfondit la signification de ce dispositif et permet d'exprimer les affres du professionnel du signe; d'autres textes plus éclairants encore (*Modeste Mignon*, *Illusions perdues*) descendent dans l'arène du combat langagier auquel se livrent les Français de la France post-absolutiste.

Dès lors, l'opposition topique poudre/plume, soldat/écrivain, guerrier/journaliste cède le pas devant l'affirmation d'une langue aux frontières coextensives à celles d'une représentation radicalement différente de la nature sociale: la maîtrise de cette langue mobilise toute l'énergie discursive qui parcourt la «machine humaine» (IV, 562). Pris dans le grand mécanisme verbal qui préside à la modernité, le commis voyageur de *L'Illustre Gaudissart* a l'insolence de se cacher derrière l'abondance extrême du «flux labial» (IV, 563): flux pur, ironique et qui fait ressortir toute la puissance de la parole balzacienne.

FRANCESCO SPANDRI
Università degli Studi Roma Tre

(43) P. ROSANVALLON, *L'État en France de 1789 à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, «Points Histoire», p. 26.